



HAL
open science

L'habiter souterrain à l'épreuve d'une écologie de la peur : la catastrophe comme monde dans la trilogie Silo de Hugh Howey

Paskine Sagnes, Laurent Viala

► To cite this version:

Paskine Sagnes, Laurent Viala. L'habiter souterrain à l'épreuve d'une écologie de la peur : la catastrophe comme monde dans la trilogie Silo de Hugh Howey. Catastrophismes : peurs collectives et idéologies au XXIe siècle, 2021. halshs-03684136

HAL Id: halshs-03684136

<https://shs.hal.science/halshs-03684136v1>

Submitted on 17 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AMÉNAGEMENTS
&
TERRITOIRES

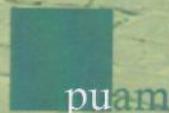
Sous la direction de
L. S. Fournier
C. Bernié-Boissard
C. Chastagner
et D. Crozat



CATASTROPHISMES

PEURS COLLECTIVES
ET IDÉOLOGIES AU XXI^e SIÈCLE

N° 6



Catastrophismes

LA REVUE AMÉNAGEMENTS & TERRITOIRES ACCUEILLE LES TRAVAUX DES ENSEIGNANTS-CHERCHEURS ET ÉQUIPES DES UNIVERSITÉS DE NÎMES ET DE MONTPELLIER ET DE L'ENSAM, DE LEURS COLLABORATEURS FRANÇAIS OU ÉTRANGERS, DANS LES DOMAINES DE L'AMÉNAGEMENT ET DE L'URBANISME.

Les discours catastrophistes se multiplient et prennent de plus en plus de force. Comment nos disciplines (géographie culturelle, ethnologie-anthropologie, études culturelles) peuvent-elles analyser ces nouveaux discours et productions culturelles ? À quelle utilisation/manipulation des objets culturels conduisent-ils ? En quoi contribuent-ils à brouiller le débat démocratique ? Comment penser ce qui apparaît comme un nouveau moralisme ? Comment interpréter leurs ambiguïtés politiques ? Le catastrophisme permet-il toujours de penser le rôle et la place du collectif humain dans sa globalité ? Pour mieux comprendre les peurs, angoisses et fantasmes de notre temps, cet ouvrage appelle à des regards croisés sur la notion contemporaine de catastrophisme et sur les idéologies catastrophistes, en vue de proposer des pistes de réflexion critiques. En prenant appui sur les sciences humaines et sociales, il s'agit dès lors de re-politiser le futur en réaffirmant que la pire des catastrophes serait d'exclure la dimension sociale de l'humain de nos anticipations.



ÉTUDES
MONTPELLIÉRAINES
DU MONDE
AMALPROPE

ART & Dev
Acteurs, Ressources, Territoires
dans le Développement

Aix+Marseille
université
Socialement engagée

Éditions

25 €



SOMMAIRE

Introduction

Laurent Sébastien FOURNIER, Catherine BERNIÉ-BOISSARD, Claude CHASTAGNER, Dominique CROZAT	9
---	---

PREMIÈRE PARTIE CADRE THÉORIQUE

Chapitre 1

<i>À l'épreuve des catastrophes : incertitudes écologiques, incertitudes politiques</i> Emmanuel CHARREAU et Lauriane GUILLOUT	17
---	----

Chapitre 2

<i>Conceptions culturelles du temps et gestion coutumière du catastrophisme</i> Laurent Sébastien FOURNIER	37
---	----

DEUXIÈME PARTIE LITTÉRATURE DE LA CATASTROPHE

Chapitre 3

<i>Le jour d'après – Trois romans pour une catastrophe</i> Catherine BERNIÉ-BOISSARD	49
---	----

Chapitre 4

<i>South (2016) et North (2018) de Frank Owen : diptyque post-apocalyptique américain ou sud-africain ?</i> Mélanie JOSEPH-VILAIN	59
--	----

Chapitre 5

<i>L'habiter souterrain à l'épreuve d'une écologie de la peur : la catastrophe comme monde dans la trilogie Silo de Hugh Howey</i> Paskine SAGNES et Laurent VIALA	73
---	----

TROISIÈME PARTIE ESTHÉTIQUES DE L'APOCALYPSE

Chapitre 6

<i>L'urbex comme tourisme obscur écologique. Faire l'expérience de la destruction de la nature et de l'échec de sa domestication dans les ruines du monde moderne</i> Nathanaël WADBLED	95
--	----

Chapitre 7

<i>Délirer les catastrophes : trois cavaliers venus de l'art brut et d'ailleurs</i>	
Quentin BAZIN	111

Chapitre 8

<i>L'Ange de l'histoire et les ruines de la modernisation de Paris : Walter Benjamin en France ou le progrès comme catastrophe</i>	
Emma FIEDLER.....	121

QUATRIÈME PARTIE VIVRE L'EFFONDREMENT

Chapitre 9

<i>Quand le désastre refuse d'être rattaché au catastrophisme. Enquête en terre brûlée auprès des rescapés de l'incendie le plus meurtrier des États-Unis</i>	
Élise BOUTIÉ.....	137

Chapitre 10

<i>Communautés de peur, Communautés de colère : ce que peuvent les « passions tristes » de l'écologie</i>	
Léna SILBERZAHN.....	151

Chapitre 11

<i>Après le désastre : apocalypse culturelle et rites en Italie centrale</i>	
Lia GIANCRISTOFARO.....	169

CINQUIÈME PARTIE CONCLUSION : LE COMPTE À REBOURS

Chapitre 12

<i>L'Horloge de la fin du monde : un exemple réussi de catastrophisme éclairé?</i>	
Fabrizio DEFILIPPI.....	183

Hors-texte

<i>Quelques figures de la catastrophe</i>	
Dominique CROZAT	203

CHAPITRE 5

L'HABITER SOUTERRAIN À L'ÉPREUVE D'UNE ÉCOLOGIE DE LA PEUR : LA CATASTROPHE COMME MONDE DANS LA TRILOGIE *SILO* DE HUGH HOWEY

Paskine SAGNES
Lycée Jean-Mermoz, Montpellier

Laurent VIALA
*Laboratoire Innovation Formes Architecture Milieux,
École nationale supérieure d'architecture de Montpellier*

L'annonce de la catastrophe et ses prolongements renouvellent les conditions d'intelligibilité de notre horizon commun avec l'acceptation et le dépassement de l'inéluctable fin du monde, en tous cas d'un monde. L'effondrement est annoncé avec parfois le salut au bout du chemin invitant au temps d'après, soit l'apocalypse. Le sens commun s'empresse d'imaginer ce monde d'après avec plus ou moins d'espoir, de conviction, de lucidité. Il serait nécessairement meilleur, l'homme ayant pris conscience des limites qu'il lui a données. Mais serait-il pour autant habitable ? Ou plutôt, quelle serait en ce monde nouveau la nature du rapport à l'*habiter* ? Quelles seraient les conditions offertes à cet *habiter* ?

Ce texte fait le choix de ne pas emprunter les voies du réel pour explorer l'annonce de la catastrophe, la catastrophe elle-même et son dépassement heureux ou encore incertain. Ces futurs et les peurs qu'ils sont susceptibles de nourrir ont alimenté la littérature, que la catastrophe soit écologique, industrielle ou nucléaire, et que le monde post-apocalyptique dont il est rendu compte soit aux antipodes de l'actuel ou bien, du moins en apparence, qu'il y ressemble étrangement. Quoiqu'il en soit, un imaginaire s'élabore. C'est bien sa capacité à éclairer le réel qui est ici sollicitée.

En 1982, Louis-Vincent Thomas proposait un texte intitulé « Catastrophisme et science-fiction ». En ouverture de son texte, il faisait le constat suivant : « le catastrophisme est à la mode ». Sur ce plan, la situation semble avoir peu évolué. À le lire plus en longueur dans l'entièreté de son paragraphe introductif, l'on comprend que :

« Le terme a été créé pour qualifier la place importante que la catastrophe a prise tant sur le plan du réel qu'au niveau de l'imaginaire. Les progrès considérables de la technique élargissant et complexifiant les champs d'intervention, la place exceptionnelle prise par les médias qui confèrent à l'homme d'aujourd'hui

l'impression d'immédiateté et d'omniprésence face à l'événement et peut-être un obscur et permanent réflexe de culpabilité pourraient bien expliquer l'intérêt porté à la catastrophe et, dans son prolongement, à l'apocalypse ».

Et de conclure : « À cet égard, la science-fiction constitue un révélateur d'une très grande perspicacité ». Nous avons là un parrainage utile pour conduire la réflexion.

Le monde d'après est donc apprécié dans l'ordre de ses représentations possibles ; les représentations que la fiction, en l'occurrence le roman de science-fiction, en livre. Parmi elles, celles renvoyant à un *habiter* souterrain. C'est à l'aune de ce champ que les questions éthiques, morales, politiques, etc., en capacité d'informer l'(in)habitable en ses formes, conditions et légitimation, sont abordées et que finalement la perspective d'un nouvel humanisme est interrogée. Et c'est précisément à partir de *Silo* de Hugh Howey, une trilogie post-apocalyptique écrite entre 2011 et 2016, constituée de *Silo*, *Silo Origine* (préquelle) et *Silo Générations*, que l'analyse est menée. L'auteur imagine en effet une société ayant organisé sa survie dans un silo enfoui pour se protéger de l'extérieur devenu hostile en raison de son atmosphère corrompue. En témoignent les images de désolation diffusées par l'écran mural situé au sommet du silo. Toutefois, la vérité établie ne tarde pas à être remise en question, et l'attrait de l'extérieur invite les plus téméraires à sortir. Le deuxième tome revient sur les conditions qui ont présidé à l'enfermement de toute une communauté humaine et dessine les contours d'un ordre totalitaire, liberticide, qui finira par nourrir une résistance (*Silo et Silo Générations*) à travers notamment deux figures principales : Juliette, machiniste devenue maire, et Donald, architecte repentí des silos.

Quadragénaire, Hugh Howey publie sa trilogie suite à la mise en ligne d'une nouvelle qui deviendra la première des cinq parties du premier tome, *Silo*. Le succès de cette nouvelle l'incite à poser les fondements d'une société souterraine qu'il a esquissée dans *Silo Origines* avant d'apporter un épilogue libérateur dans *Silo Générations*, conduisant le peuple des Silos à s'affranchir du mirage de la catastrophe.

Ce sont bien les représentations d'un futur catastrophique dans la littérature, et précisément les œuvres de fiction contemporaines, que ce texte explore. Le positionnement de recherche est rapidement exposé dans une première partie qui se prolonge dans une deuxième, posant les cadres épistémologiques utiles. Enfin, la troisième partie livre les enseignements tirés de l'étude croisant approche littéraire et géographie critique au travers de trois perspectives qui montrent combien habiter (le monde de) la catastrophe est fortement lié à une forme d'administration de la peur.

I. Peurs collectives, catastrophisme. Des enjeux de connaissance à la question de recherche

La dévastation annoncée dans les médias, amplifiant parfois les rapports experts, comme souvent dans la littérature ou au cinéma, nourrit les peurs en faisant de phénomènes susceptibles de générer un risque une menace, une rupture, un

déséquilibre, un changement, etc. autant de leviers pour hisser la peur dans l'ordre du collectif.

Le *xxi*^e siècle s'est ouvert sur l'idée d'adaptation au changement. Elle s'illustre dans tous les secteurs des sociétés occidentales (entreprises, État, culture, citoyenneté, etc.), ayant rapidement considéré que la transformation de notre monde pouvait créer une peur susceptible d'empêcher l'adaptation, et donc de générer une instabilité. En réponse à cette peur, le concept de résilience tend à s'imposer même s'il ne fait guère illusion. Dans ces conditions, chacun est sommé de s'adapter, mais avec quelle certitude d'y parvenir par ses propres moyens? Cette peur, si elle est portée par chacun et trouve là un moyen simple de se répandre, de se consolider en se transmettant à l'autre, demeure une manifestation de notre ordre social et de son maintien. La peur comme construction sociale étant acquise, son statut possible occupe la réflexion : peur imaginaire ou fondée?

L'histoire de notre monde est riche en peurs collectives, ces dernières ancrant leur justification dans la fluidité tourmentée des croyances ou dans l'orchestration malfaisante d'une machination bien humaine (Paillard, 1993). Les cadres célestes et terrestres ont bien souvent fonctionné ensemble. Sur ce plan, le *xx*^e siècle, et dans son prolongement le début du *xxi*^e, voient les cartes quelque peu rebattues. Les fureurs de la nature n'ont plus beaucoup à voir avec la colère de Dieu et gagnent leur autonomie même si l'idée de la punition infligée au pécheur par le Tout-Puissant reste encore bien présente, dans la légitimation de l'action terroriste par exemple, ou encore dans la tentative d'explication des origines de la pandémie (COVID-19).

La catastrophe se caractérise par un changement brutal et une capacité à bouleverser ce qui est naturellement, historiquement, socialement, intellectuellement, politiquement, etc., installé. La peur que génère la réception de l'idée de catastrophe, possiblement hantée par la mémoire d'un événement passé, n'est pas visée; c'est davantage l'attitude face à la catastrophe, et moins la catastrophe possible, qui fixe les peurs. Le contexte idéologique prend ainsi le relais dès que l'on brandit le vocable « catastrophisme », et vient désigner ce comportement face au risque : tenir un discours sans réponse réelle sur la catastrophe comme horizon certain (collapseologie, effondrement) ou possible (l'approche éclairée proposée par Dupuy, 2002), telle est la difficulté à dépasser. Le sens initialement pris par cette notion de géologie – « théorie selon laquelle les modifications survenues à la surface de la terre seraient dues à des catastrophes naturelles » (CNRTL) – est donc définitivement dépassé. Avec l'événement anthropocène, paradoxalement, la perspective de la catastrophe enrichit ses bases.

Les discours sur l'effondrement, la fin des temps, la fin du monde, la fin de l'histoire, donc le catastrophisme, se jouent de la référence au religieux en invoquant l'apocalypse. Ces idéologies renforcent ainsi d'une part le caractère inéluctable de ce qui est devant nous et qui nécessairement doit advenir (on ne peut y échapper, on ne peut s'en dégager) et d'autre part, si l'on se saisit du sens étendu de la notion, le niveau de violence et de déstabilisation du moment qui donnera sa réalité à cette

fin. Ainsi, c'est bien une entreprise de fabrication généralisée de la peur qui voudrait s'organiser et s'imposer à tous. En témoignent les prédictions de fin du monde, parfois très anciennes (Nostradamus), que mobilisent et alimentent, en les mettant à jour, les mouvements millénaristes, mais aussi les autres grands discours sectaires, ou encore des personnalités ou groupes affichant une raison scientifique, etc. En ce début de XXI^e siècle, les collapsologues rejoignent les déchiffreurs de mauvais présage.

L'inspiration religieuse, outre le fait qu'elle satisfasse des croyances toujours bien habitées, qui se voient rassurées par une forme de réalisation des textes sacrés, annonce un « après » : dans les textes, l'annonce du royaume de Dieu, dont on peut espérer beaucoup si l'on est un croyant convaincu, est présentée comme un message d'apaisement pour le temps présent et les souffrances qu'il distille. Dans le réel de notre temps, cet « après » focalise toute l'attention et devient la traduction littérale mais faussée de la ressource dont il s'inspire. Ainsi, le contexte apocalyptique verse intégralement dans l'ordre de la catastrophe, du terrifiant et ne peut alimenter que la peur là où précisément il devait la prévenir en donnant de la force et de l'espoir par l'annonce d'un monde meilleur libéré de toute crainte. C'est alors vers l'ordre post-apocalyptique qu'il faut se tourner pour mieux saisir ce que les prophètes des temps bien actuels promettent c'est-à-dire, via la catastrophe et le renouveau de son imagerie, une situation où le pire est à prévoir (Focssel, 2020).

II. De l'objet de recherche au cadre d'intelligibilité : la trilogie *Silo*

Afin d'examiner la question des conditions de l'*habiter* dans le temps d'après l'apocalypse, le choix de l'exploration de la vie sous terre s'explique d'une part parce qu'il s'agit d'une hypothèse qui a trouvé et qui trouve des traductions dans la réalité de notre monde sans attendre sa fin (habitat et villes souterraines comme refuge bien souvent). Il s'agit même d'un enjeu très actuel pour l'architecture et l'urbanisme (Kollarath *et al.*, 2019). Toutefois, à moins de vivre dans un pays réputé pour la froideur de ses longs hivers et donc de disposer de vastes espaces souterrains aménagés (Montréal), d'exercer un métier qui impose une plongée sous terre pour de longues heures (spéléologie), de donner mystère et discrétion à un projet (catacombes), de bénéficier des qualités d'un sous-sol pour préserver (archivage) ou cultiver (fromage), ou encore de connaître la nécessité de profiter d'un abri antiatomique (protection, préservation), chacun reconnaîtra que vivre sous terre relève d'un paradoxe. Le monde souterrain se donnant avant tout comme un lieu de passage de la vie vers l'au-delà de la vie, le royaume des morts (enterrement). Il y a bien quelques passionnés qui pratiquent ces espaces sur le mode sportif, du loisir ou du défi (urbex), mais ils l'ont décidé, fascinés qu'ils sont par ces lieux enfouis. Le choix d'investir la question de la vie sous terre est d'autre part motivé par le fait que la vie souterraine, en sous-sol, est une possibilité que la littérature a très tôt exploitée. En témoigne l'ouvrage *Les Terres creuses* (2006) qui répertorie une grande quantité d'œuvres (plus de 2000) ayant plus ou moins frontalement traité la question. Parmi elles, de nombreuses jalonnent le territoire de la science-fiction.

L'étude des représentations par la littérature de science-fiction d'un *habiter* souterrain, clairement dissocié de l'organisation connue du monde en surface, en contexte post-apocalyptique, a pour objectif d'identifier puis de mettre en perspective (en opérant un retour vers le réel de notre monde « pré apocalyptique ») les leviers activés par la science-fiction pour traduire cet ordre détonnant de la catastrophe qui se prolonge après sa réalisation dans la réorganisation de la vie. L'hypothèse de travail s'engage sur les versants d'une double perspective articulant l'enclenchement possible d'un processus de résilience (urbaine) conduisant à rejeter le prolongement de la vie d'après la catastrophe, précisément sur le mode de la catastrophe, versus un impossible retour aux principes de liberté et de vie terrestre heureuse, et donc inscription de l'être et du vivre ensemble dans une forme de continuité catastrophique. Ce versant-là pose la repolitisation du futur par l'*habiter* comme épreuve confirmant la fin de l'humanisme hérité et l'ouverture à un post-humanisme marqué par le règne de la peur, de la liberté contrôlée, de l'autorégulation du groupe (Thomas, 1990).

Les conditions éthiques de l'*habiter* souterrain fictionnel en situation post-apocalyptique parlent-elles d'un futur déjà là ? *Penser avec la science-fiction* (Jameson, 2008) peut alors se révéler utile. L'*habiter* ne se donnera pas immédiatement puisqu'il est lui-même sondé : qu'est-ce qui est habitable, inhabitable ? Qu'est-ce qui fait l'habitable/l'inhabitable dans la fiction comme dans notre réalité, celle d'aujourd'hui, de demain, dans ou hors de l'état catastrophique ?

L'*habiter* souterrain intéresse la recherche. Dès l'entre-deux-guerres, à partir du Groupe d'études du centre urbain souterrain et de Édouard Utudjan qui signera le *Que sais-je ?* consacré à l'urbanisme souterrain (1952), la question est mise à l'ordre du jour. Au début des années 1980, Daniel J. Boivin ouvre plus spécifiquement ce thème à la recherche (Boivin, 1982) en livrant une classification des espaces souterrains et de leur utilisation. Il y donnera une suite en 1989 dans une perspective tournée vers l'aménagement. Un numéro des *Annales de la recherche urbaine* de 1994 permet à Sabines Barles qui, en 1995, assure la nouvelle édition du *Que sais-je ?* d'Utudjan, de prendre le relais et d'annoncer, après sa thèse sur la pédosphère urbaine (1993), le filon que représente pour la recherche l'environnement urbain du sous-sol et l'urbanisme souterrain. Sans lien, un ouvrage de synthèse richement documenté qui explore le monde souterrain est proposé par Jean-Jacques Terrin en 2008. Récemment, le programme de recherche Ville10D a traité de « la contribution du sous-sol au développement urbain durable ». C'est peut-être avec le volume de *Géographie et cultures que coordonnent Martine Drozd, Manuel Appert et Christian Montès* (2018) – *Les dessous de l'espace* – qu'est ouverte la perspective qui nous intéresse plus particulièrement. Ce sont d'ailleurs moins les textes présentés que l'introduction au numéro qui donne la mesure en plaçant aux côtés des approches du réel l'étude des imaginaires générés notamment par la littérature. En ce qui concerne la recherche ayant pris pour objet la représentation dans la littérature de science-fiction de la vie sous terre, de la ville souterraine, d'une architecture ou d'un urbanisme des profondeurs terrestres ou tout autre sujet proche, les travaux d'Alain Musset ouvrent la voie. La littérature en général et la science-fiction ont abondamment traité de la ville en devenir et partant

d'un urbanisme et d'une architecture pour ses espaces ; le cinéma, qui a pu adapter ces œuvres ou a fait œuvre de création, a plus volontiers révélé l'approche articulant les hauteurs enviables aux bas-fonds peu fréquentables, si ce n'est par les habitants les plus laborieux et les esprits les plus sordides. Cette dichotomie est un classique récurrent reproduisant dans la verticalité les logiques de la hiérarchie sociale. *Metropolis* de Fritz Lang l'a donné à voir, et les œuvres qui ont suivi ont reproduit ce dispositif. Le Los Angeles de *Blade Runner*, le Coruscant de *Star Wars* (Musset) sont là pour en témoigner.

« En prenant comme objet et comme outil de recherche les mondes virtuels et la science-fiction, l'étude des nouvelles représentations de l'Apocalypse permet de mieux cerner l'angoisse des sociétés urbaines contemporaines face à un avenir présenté comme de plus en plus inquiétant » (Musset, 2011).

Le roman post-apocalyptique se prête particulièrement bien à l'évocation d'une vie en recomposition selon des principes et des modes bien souvent éloignés de ceux qui prévalaient avant la catastrophe.

L'objet retenu se confirme ainsi dans la convergence de quatre items en une même intention problématique construite à la faveur d'un premier niveau d'analyse de la trilogie *Silo*¹. Est visée la capacité de l'*habiter* souterrain de fiction – en situation post-apocalyptique – à éclairer les temps actuels et proches bien réels quant au devenir des mondes sociaux, éthiques et politiques qui fondent notre rapport à la réalité.

- L'idée de fabrication idéologique de la peur (catastrophisme) est appréciée comme voie de renoncement à une forme d'espérance eschatologique laïque, expression de la vigueur du sens historique et de ses « assaisonnements » (liberté, justice, etc. via l'utopie).
- Une conception téléologique de la catastrophe, quelque peu forcée, agit comme vecteur d'une (pseudo-)résilience à soubassement hautement écologique.
- L'habitabilité de la ville post-apocalyptique est mise à mal sur le plan éthique. Nombre de ses caractéristiques et composantes nourrissent un monde d'enfermement qui ne doit rien à l'enterrement si ce n'est la possibilité de sa révélation et de sa condamnation définitive.

¹ Ce premier niveau d'analyse est renforcé par les premiers résultats d'une recherche en cours qui examine le contexte et les formes de la catastrophe annonçant l'apocalypse. Le corpus étudié se compose comme suit : J. G. BALLARD, *Le Vent de nulle part*, Casterman, 1962 (trad. 1977) ; J. G. BALLARD, *Le Monde englouti*, Denoël, 1962 (trad. 2007) ; J. G. BALLARD, *Sécheresse*, Denoël, 1964 (trad. 2007) ; J. G. BALLARD, *La Forêt de cristal*, Denoël, 1966 (trad. 2008) ; P. BORDAGE, *Le feu de Dieu*, Au diable Vauvert, 2009 ; P. K. DICK, *La vérité avant-dernière*, J'ai Lu, 1966 (trad. 1974) ; J. WYNDHAM, *Le jour des Triffides*, Gallimard, 1951 (trad. 2007).

- Le monde souterrain apparaît dans le récit comme figure et comme lieu de dépolitisation du social ou, si l'on adopte le point de vue critique de l'auteur, comme l'ultime alerte de la lutte nécessaire contre cette dépolitisation.

Dans la perspective de renseigner les « représentations d'un futur catastrophique », la qualification de l'habiter souterrain dans la ville post-apocalyptique a conduit à sonder l'habiter tout à la fois par l'abord des personnages, leurs rôles, positions, sentiments, conceptions (de ce monde, de celui d'avant, de ce qui a causé le passage de l'un à l'autre, de l'autre monde – en surface par exemple –, les relations aux autres, aux cadres et conditions politiques, sociaux, environnementaux, au pouvoir, à l'autorité, etc.). Ont bien entendu été concernés par l'analyse les lieux, leurs formes (architecturales, urbaines), leur statut (public/privé/collectif), les paysages (urbains, ruraux, etc.), les ambiances (apaisantes, oppressantes, etc.), le rapport à la lumière, aux matériaux, au caractère ouvert/fermé des espaces, les dimensionnements, etc. Il a fallu également compter avec les pratiques, usages, fonctions, leur détournement, leur absence, leur surreprésentation. Tout comme pour l'espace, le rapport au temps a importé (histoire, temporalités, anachronismes, brouillages, démultiplication, superposition, etc.). En termes de méthode, l'ensemble de ces éléments sont venus alimenter une grille d'analyse inspirée des grands principes de la géographie littéraire (Collot, 2014) et, en l'occurrence, de la rencontre de l'analyse littéraire proposée par la géo-critique (Westphal, 2011) et d'une géographie urbaine critique.

III. Habiter la catastrophe, ou l'administration de la peur

A. Le récit de la catastrophe ou la peur érigée en principe de vie

L'histoire que raconte *Silo* a pour origine une catastrophe et montre comment ce qu'incarne l'idée de catastrophisme prend le relais dès l'instant même de la catastrophe, mais également dans le temps d'après, soit dans un monde post-apocalyptique en gestation. En l'espèce, la catastrophe doit être envisagée selon trois temps. En effet, un premier correspond aux prémices de la catastrophe, aux manifestations qui l'annoncent : la transmutation supposée de nano-machines qui de guérisseuses deviennent tueuses en se propageant tel un virus. Le deuxième temps, un temps bref, correspond à la manifestation instantanée de la catastrophe prenant la forme d'une destruction globale programmée en réaction à la première forme prise par celle-ci (l'action des nano-machines). Le dernier temps, que l'on peut assimiler au temps d'après la catastrophe, doit pouvoir également être entendu comme un temps à part entière de la catastrophe qui s'inscrit dans la longue durée. Il correspond au monde des silos, composante essentielle de la catastrophe qui débouchera véritablement sur le temps d'après, au terme de la trilogie.

Ainsi, dans un futur relativement éloigné (2345), les êtres humains vivent sous terre, dans des silos, l'air extérieur étant devenu toxique. Cinquante silos formant des « cuvettes circulaires » (*Silo*, 2017, p. 261) rassemblées sur un même territoire au

sud-est des États-Unis (non loin d'Atlanta en Géorgie). Un gigantesque écran mural diffuse au sommet des silos les images d'une réalité morne et sans attrait, censée « ôter aux gens l'envie de sortir » (*ibid.*, p. 45). Mais la découverte de programmes supprimés dans les serveurs informatiques fait peser des soupçons sur les causes réelles de l'enfermement et distille l'idée que l'extérieur pourrait ne pas être aussi nocif qu'il n'y paraît.

Si la catastrophe n'était en réalité qu'un prétexte pour établir un système autocratique et liberticide, contre lequel des générations s'insurgent, faisant du processus d'en-terre-ment vivant des individus la seule et unique catastrophe ? Le silo, qui est censé réunir les conditions de survie face à la menace extérieure que constituent les nano-machines utilisées par des peuples ennemis dont les intentions belliqueuses restent floues, se révèle un formidable instrument de domestication des individus dans l'espace et dans le temps : l'espace clausttral et vertical du silo, pris dans une temporalité longue rendue possible par la cryogénéisation des habitants du silo 1 – silo *ordonnateur* du système au sein duquel les gardes enchaînent factions et périodes de sommeil en hibernation sur plusieurs siècles. La destinée de Donald Keene, député de Géorgie et architecte des silos, endormi lors du grand bombardement en 2052 puis réveillé pour sa première faction en 2110, constitue la trame narrative de la trilogie étalée sur trois siècles, depuis la construction des silos (tome II, *Silo Origines*) en passant par l'organisation d'une résistance autour de Juliette, ouvrière machiniste du silo 18, devenue maire. Figure centrale et dissidente du roman (tome I, *Silo*), Juliette conduira une partie de son peuple à se libérer, à retrouver les forêts, le ciel bleu et les vertes prairies, en attendant de « construire une maison à la surface de la terre et d'y vivre » (*Silo Origines*, 2017, p. 1524). Dénouement presque trop simple/heureux pour être vrai, qui place le retour vers une nature régénérée, en l'absence de toute intervention humaine, en horizon de désir et clé de lecture des trois volets du roman. Autre clé de lecture, qui s'inscrit dans une approche plus traditionnelle du roman de science-fiction, l'éveil en dissidence jusqu'à la rupture avec l'ordre imposé (*Zamiatine*, 1920) : la prise de conscience de Donald, artisan de l'horreur malgré lui, convaincu alors de construire des abris antiatomiques, vient croiser le destin de Juliette pour converger ensemble vers le temps de la révolte. La fragmentation du récit, par l'alternance des points de vue de ces deux personnages notamment, vient rendre compte de cette aspiration commune malgré la dissociation de leurs trajectoires personnelles.

Les contours de cette histoire ne sont pleinement compréhensibles sans une précision d'importance relative aux cadres de légitimité qui accompagnent la vie des silos. Ces cadres correspondent à trois textes articulés formant un tout : l'Héritage, l'Ordre et le Pacte, connus des seuls dirigeants et permettant d'institutionnaliser un pouvoir tout à la fois dissimulé et diffus. L'Héritage, qui recense l'histoire du monde d'avant la catastrophe, peut être assimilé à une vaste encyclopédie, un livre-monde. L'Ordre contient les procédures et mesures appropriées à tous les cas d'urgence, dans une approche automatisée de la nature humaine, tandis que le Pacte formule les principes fondateurs et les règles établies par le pouvoir. Il désigne également la planification de la vie dans les silos et le projet de destruction finale, à l'exception d'un

seul silo (celui qui aura pour mission de réinventer le monde). Difficile de décrire ici une organisation sociétale (vs communautaire) tellement la vie dans les silos semble repliée sur elle-même, chaque silo ignorant l'existence des autres. L'être ensemble ne repose pas davantage sur une forme communautaire, dominée qu'elle est par une individualisation forte qui l'emporte sur l'expression franche d'une conscience collective. Un paradoxe qui permet de comprendre que ce monde reclus qui, tout en misant sur l'individu, encourage sa dépersonnalisation, est hautement anxiogène.

B. Les spatialités castratrices de l'habiter souterrain

Ce que l'on a souhaité examiner avec ce récit de science-fiction, ce sont précisément les conditions formelles de ce monde qui a été conçu et réalisé pour survivre à la catastrophe, à la destruction généralisée de toute vie, autrement dit à l'in-habitabilité de la planète. Est-il pour autant lui-même habitable? Ces conditions formelles, on le verra dans un troisième temps (C), obligent à traiter du régime politique qui prévaut dans cet univers clos et qui détermine l'ordre social. Avant cela, le rapport à l'espace demande à être inspecté : qu'enseignent les spatialités à l'œuvre? Inévitablement, les premières observations mobilisent des aspects attendus, régulièrement pratiqués par le genre. Il faut, malgré tout, les rappeler car leur approfondissement ou prolongement permet de toucher à d'autres aspects plus inédits. Parmi les non-surprises, notons quatre idées qui accompagnent l'installation de ce monde, de son ordre et créent les conditions de la peur entendue comme moteur de l'être ensemble.

- Première idée : une organisation quasi carcérale puisqu'un silo central, tour de contrôle et de surveillance, inconnu des habitants des autres silos, régit l'ensemble en veillant au bon ordre.
- Deuxième idée : la construction d'une intériorité protectrice et d'un extérieur synonyme de danger.
- Troisième idée : l'enfermement, l'isolement et la distanciation sociale à l'échelle de chaque silo mais également entre les silos nourrissent un état que l'absence par exemple d'ascenseurs (à l'exception du silo 1 de commandement) et la télécommunication quasi impossible dans les silos encourage. L'organisation des fonctions étage après étage construit un monde découpé, stratifié.
- Quatrième idée : la mobilisation de la verticalité pour organiser le monde. Le silo prend la forme de la tour, figure architecturale régulièrement retenue par la science-fiction.

Au nombre des aspects plus surprenants, relevons-en également quatre.

Revenons d'abord sur le sens donné à la verticalité qui d'élévation devient profondeur. Si le silo est tour, il est une tour enfouie, souterraine. Le silo n'est pas pour autant le symétrique inversé de la tour (si ce n'est à propos de la numérotation des étages puisque le premier étage est immédiatement accessible depuis la surface),

mais davantage une tour enterrée puisque ce qui est le moins « valorisé » se niche dans les derniers des 144 étages du silo, soit dans les entrailles de la terre. Par exemple, les ouvriers suant aux Machines s'opposent aux gens d'en-haut, notamment à ceux du département d'info-technologie (DIT).

Ensuite, le silo lui-même, sa forme, oblongue et sa fonction posent question. Enterré (historiquement, il peut s'agir d'une « cavité creusée dans le sol »), le silo reste une architecture/un objet de stockage ici de l'homme (la bonne graine) qui, le moment venu, réensemencera le monde. La science-fiction plonge souvent le lecteur dans le monde d'après, déjà-là, tenu par la pression, l'oppression, la sanction. Ici, avec *Silo*, il faut purger l'ancien monde au travers de celui des silos, intermédiaire, pour que le nouveau puisse advenir.

Puis, troisième aspect, une forme de renversement de paradigme intervient puisque le danger réel ne vient pas nécessairement de l'extérieur (gaz tueur, explosion de bombes) mais se cache derrière la banalité du monde intérieur et de son organisation. Ce cadre quotidien, ordinaire, normal, est le seul acceptable car il n'a pas à composer avec une histoire héritée, pouvant être prise en référence, susceptible de nourrir des aspirations contradictoires. Enfin, le monde des silos inscrit la vie des habitants dans un cadre ritualisé. Le maintien de l'ordre public, mais également le contrôle de la sphère privée, reposent sur des dispositifs de contrainte jouant sur la peur. Une loterie décide qui pourra procréer car l'emballage des naissances n'est pas possible. Le rituel du nettoyage des capteurs permet d'améliorer la vue sur l'extérieur mais doit avant tout être considéré comme une exécution publique des plus récalcitrants sommés de réaliser cette opération avant de mourir intoxiqués sous les yeux de tous.

Dans une perspective qui ne déplairait pas aux collapsologues, les spatialités que le roman active évoquent finalement une architecture de la survivance semblable à celle plébiscitée par les mouvements survivalistes faite d'une rigoureuse autonomie et doublée en l'occurrence d'un engagement forcé (l'enfermement d'office dans les silos) à portée universelle (pour un renouveau planétaire à venir). Cette architecture s'apparente dans le même temps à une architecture de la mort car elle est conçue pour permettre le gazage de tout silo devenu incontrôlable. La structure de chaque silo a été imaginée pour optimiser cette opération, comme celle d'ailleurs qui conduirait à le détruire par une explosion à distance : une non-architecture donc, animée par la mort, qui, loin d'édifier, en vient à « ruiner » un monde, c'est-à-dire à le penser comme ruine possible au moment même de sa conception. Une architecture ne peut situer son origine dans sa négation. La figure de l'architecte constitue d'ailleurs une figure centrale de la trilogie car si l'architecte a pensé ces silos, c'est dans l'ignorance de leur destination, et son action tout au long de l'histoire sera tournée vers le rachat de sa faute.

C. *Éthique et politique en milieu confiné : la sélection par l'algorithme*

La vie en milieu confiné pose *in fine* la question de l'organisation du pouvoir, de la façon dont il s'incarne et du rapport des individus à ce même pouvoir permettant ou pas de les présenter comme citoyens.

Relevons d'abord la forme hybride qu'il prend puisque, sous couvert d'une organisation aux apparences démocratiques (maire, élections, shérif), se dissimule une organisation pyramidale avec à sa tête un groupe de trois individus, concepteurs et ordonnateurs des silos, ayant sous leur autorité les chefs des cinquante silos. Des tensions récurrentes se manifestent entre le maire, figure de l'ordre démocratique local, et le chef du silo, incarnation de l'État central en quelque sorte. Ce simulacre de démocratie ne dupe toutefois pas une partie des habitants dont les insurrections ponctuent la vie dans les silos (en moyenne tous les vingt ans), au risque de la destruction et en dépit de l'effacement programmé des mémoires (des pilules sont prévues à cet effet ainsi que la suppression de programmes informatiques).

Ensuite, bien que désincarnée, une autorité s'impose à tous, qui réprime les tentatives de rébellion dans le sang et fait résonner le bruit de ses bottes dans l'espace réduit et contraint du silo, implacable machine à opprimer, à réduire les individus à un rôle, à une « mission » (ils sont interchangeable); chaque fonction étant assimilée à un vêtement (salopette) de couleur différente. Les gardes du silo 1 eux-mêmes n'échappent pas à cette dépersonnalisation qui atteint son paroxysme avec l'organisation des factions ponctuées de périodes de sommeil cryogénisé, au point de réduire leur existence à une vague phase d'éveil hagarde dans l'attente du grand sommeil :

« Le jour était une faction, subie comme une unité de temps, toute la planification à court terme ne menant qu'à une période d'obscurité sans que personne ne cherche à injecter du sens à cet enchaînement de journée, à en faire un collier de perles précieuses. Rien qu'un autre jour auquel survivre » (*Silo Générations*, 2017, p. 1439).

Enfin, la conception du pouvoir et sa finalité interrogent nécessairement les moyens mobilisés. Le projet de destruction finale des silos à l'exception d'un seul, élu par les systèmes informatiques selon des critères non réellement élucidés dans la trilogie, oriente vers un « cyber-eugénisme » en action, mêlant le thème de la sélection des individus avec celui des avancées technologiques, biologiques et numériques. C'est ici le vaste champ du post-humanisme qui s'ouvre.

Le pouvoir est confié aux algorithmes ; un pouvoir potentiellement automatisé dont les individus ne sont que les exécutants, des coquilles vides, interchangeables et sous contrôle de machines qui gèrent et incarnent finalement le système. Le DIT constitue d'ailleurs le cœur battant de chaque silo, et lui seul a accès au livre de l'Héritage qui renferme l'histoire de l'humanité. La question de la mémoire et de l'histoire

héritées, creuset d'une humanité poursuivant sa trajectoire, mais également celle du souvenir et de l'oubli du temps d'hier ou d'avant-hier, deviennent centrales car le rapport à la connaissance, à sa production dans le temps long comme à son ajustement par la *praxis* au quotidien, se trouve à l'origine et à l'issue de la catastrophe. Un monde post-apocalyptique pourrait se dessiner sur fond de post-humanité et ouvrir aux débats difficiles de la fin de l'histoire. Mais Hugh Howey privilégie une fin rouvrant le grand livre de l'humanité par le récit de l'affranchissement hors du silo. Du moins, est-ce ainsi que nous pouvons l'imaginer, car rien ne garantit que le mal ait déjà produit ses effets après un temps long de transformations purificatrices et d'adaptations multiformes de la nature humaine au monde d'après ; transformations et adaptations entendues comme rouages d'une écologie de la peur.

CONCLUSION

Avec cette trilogie, l'*habiter* souterrain se construit par mimétisme avec la figure de la tour, pourtant synonyme de verticalité élancée vers les cieux, d'axe du monde. En l'occurrence, la tour semble s'être enfoncée dans le sol jusqu'à son enfouissement complet. Dans le propos pourtant, point de référence à la tour mais bien à celle du silo qui, bien qu'entretenant également une proximité avec l'idée d'élévation en surface (quoique pouvant désigner dans sa forme historique une cavité), mobilise un registre différent : celui du réservoir, du contenant en capacité de recevoir et conserver des produits. Notons que par extension, et sur le mode de la métaphore, « silo » en est venu à désigner un « immeuble moderne à étages et à forte densité humaine » (CNRTL).

Ceci étant dit, à la lumière de l'étude réalisée, et en fonction des cadres d'intelligibilité dégagés du premier niveau d'analyse, les trois perspectives identifiées montrent comment l'*habiter* souterrain est tour à tour le point du repli pour se mettre à l'abri de la catastrophe, le lieu à partir duquel une forme de régénération est projetée vers un au-delà de la catastrophe, et au final le lieu de la catastrophe elle-même. En effet, la première perspective saisit la catastrophe (son origine, sa forme, ses conséquences) placée au cœur du récit élaboré par Howey et questionne les conditions de son prolongement idéologique (catastrophisme) dans le récit lui-même, mû par une forme d'écologie de la peur (Davis, 1997 ; Zizek, 2008) poussée à son paroxysme, soutenue par un confinement souterrain et s'exprimant à travers lui. Un monde reclus prend forme, une communauté se donne à voir. Cette première perspective livre dans ses grandes lignes les ressorts de l'intrigue. La deuxième se focalise sur les conditions du confinement, de l'enfermement, de la mise à distance, de la déconnexion d'un monde voulu comme révolu, anéanti, vidé de tout, inhabitable. L'examen du dispositif architectural spécifiquement élaboré pour le temps d'après la catastrophe ayant conduit à l'in-habitabilité du monde (à moins que ce dispositif ne serve directement la réalisation de la catastrophe et puisse même y être assimilé, réduit ou plus simplement associé) permet de juger du rôle de l'*habiter* souterrain dans l'administration de la peur entendue comme véhicule premier du lien social. La troisième perspective

pointe les enjeux politiques et plus globalement éthiques de l'expression d'un pouvoir fort sous couvert de ce qui n'est que l'image d'un ordre démocratique. Au final, la science-fiction, du moins à travers *Silo*, parvient une fois de plus à alerter sur les processus à l'œuvre se situant en apparence dans l'ordre des choses démocratiques mais distillant un humanisme hautement revu et corrigé à l'aune présente et future des effervescences technoscientifiques au service de possibles technocraties ploutocratiques. Peut-être doit-on simplement y trouver l'alerte utile permettant de troquer le risque possible de fuite en avant contre l'option plus maîtrisée d'un changement souhaitable?

BIBLIOGRAPHIE

BARLES S.,

- *La pédosphère urbaine : le sol de Paris, XVIII^e-XX^e siècles*, Thèse sous la direction de A. Guillerme, ENPC, Marne-la-Vallée, 1993.

BARLES S. et GUILLERME A.,

- « L'environnement souterrain urbain. Une mine pour la recherche », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 64, 1994, p. 64-70.
- *L'urbanisme souterrain*, Presses universitaires de France, 1995.

BOIVIN D. J.,

- « Géographie, aménagement et espace souterrain », *L'Espace géographique*, tome 11, n° 2, 1982, p. 143-151.
- « De l'occupation du sous-sol urbain à l'urbanisme souterrain », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 33 (88), 1989, p. 37-49.

COLLOT M.,

- *Pour une géographie littéraire*, Corti, 2014.

COSTES G. et ALTAIRAC J.,

- *Les terres creuses : traitez non moins utile que délectable de la présence de grottes, cavernes, cavités, gouffres, abîmes, tunnels « extraordinaires », mondes souterrains habités, et autres terres creuses dans les romans (populaires ou non)*, Les Belles Lettres, 2006.

DAVIS M.,

- *Contrôle urbain : l'écologie de la peur*, Ab irato, 1997.

DROZDZ M., APPERT M. et MONTES C.,

- « S'enfouir. Cartographie, imaginaires et ménagement des espaces en volume », *Géographie et culture*, n° 107, 2018.

DUPUY J.-P.,

- *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002.

FOESSEL M.,

- « L'apocalypse sans la promesse », *Recherches de Science Religieuse*, tome 108, n° 1, 2020, p. 57-69.

HOWEY H.,

- *Silo : l'intégrale. Romans*, traduits de l'anglais (États-Unis) par Y. Gentric et L. Manceau, Actes Sud, 2017.

JAMESON F.,

- *Archéologies du futur II. Penser avec la science-fiction*, Max Milo éditions, coll. « L'Inconnu », 2008.

KOLLARATH R. M., RAINA S. et MADAPUR B.,

- « Underground cities : sustainable urbanism of the future », *JRTE*, vol. 8 (2S8), 2019, p. 1754-1757.

MUSSET A.,

- « De l'apocalypse à l'infocalypse : villes, fins du monde et science-fiction », *Carnets de géographes*, n° 2, 2011.

PAILLARD B.,

- « Appréhender les peurs », *Communications*, n° 57, 1993, p. 7-15.

TERRIN J.-J.,

- *Le monde souterrain*, Hazan, 2008.

THOMAS L.-V.,

- « Catastrophisme et Science-fiction », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 53/1, 1982, p. 69-85.
- « Utopie, science-fiction et fantasme », *Recherches sociologiques*, n° 1, 1990, p. 5-24.

UTUJDAN É.,

- *L'urbanisme souterrain*, Presses universitaires de France, 1952.

WESTPHAL B.,

- *La géocritique : réel, fiction, espace*, Les Éditions de Minuit, 2007.

ZAMIATINE E.,

- 1920, *Nous*, traduit du russe par H. Henry, Actes Sud, 2017.

ZIZEK S.,

- *Robespierre entre vertu et terreur*, Slavoj Zizek présente les plus beaux discours de Robespierre, Introduction et présentation par S. Zizek, traduit par C. Jaquet, Stock, coll. « L'autre pensée », 2008.